

Théâtre : Fabrice Luchini / Philippe Muray : à voir !

S'il y a encore des places, foncez !

Ci-joint une critique de Bertrand de Saint Vincent (Valeurs Actuelles)

Luchini fait revivre les critiques assassines de Philippe Muray contre le monde moderne.

La charge héroïque

Voilà la cavalerie ; il était temps. On commençait à être submergé sous les assauts répétés de la police de la pensée. Elle veille au grain, l'arme au poing.

Philippe Muray a disparu en 2006, emporté par la maladie. Il avait soixante ans. C'était un essayiste, d'une rare lucidité, un visionnaire sarcastique. L'Empire du bien, Après l'histoire, Exorcismes spirituels, Minimum respect, il a décortiqué l'époque à travers les admirations béates, les engouements obligatoires de ses contemporains : « Ce devant quoi une société se prosterne nous dit ce qu'elle est. » Renversant les idoles, dénonçant la dictature de la fête, programmée comme une exécution (celle du libre arbitre), il fut excommunié de son vivant par le clergé des bien-pensants. Rangé avec quelques autres figures, dont la compagnie n'est pas la plus déplaisante – Alain Finkielkraut, Marcel Gauchet, Michel Houellebecq – parmi les « nouveaux réactionnaires », il fut jugé comme un invité non convenable par la bourgeoisie progressiste. Il n'en avait cure. Pessimiste actif, passionné de littérature – notamment de Céline sur lequel il écrivit un essai –, il avait, pour avoir fréquenté l'avant-garde, une image claire du monde telle qu'elle le rêvait. Il n'en voulait pas. « Mutins », voire « matons de panurge », « rebelles de confort », « aristocrates », il n'eut de cesse de remettre à leur place les penseurs à la mode, subventionnés par l'Etat et réclamant à cor et à cri leur statut de maudits. Leurs ouvrages reliés forment la bible des bobos d'aujourd'hui. Muray les déchiqueta avec un humour dévastateur, une plume puissante, charriant une pensée et des images fortes, une insistance redoutable. Il ne lâcha jamais sa proie pour l'ombre de récompenses illusoires.

Pour quelques veillées, dans le cadre bohème du Théâtre de l'Atelier, à Paris, Fabrice Luchini l'a fait renaître. Il a allumé la flamme de la résistance : c'est du bon scoutisme. Cette sorte de miracle pourrait bien se prolonger tant le succès est au rendez-vous. Le comédien arrive sur scène avec une vague inquiétude : qui sont ces gens venus l'applaudir jusqu'au deuxième balcon ? Des « murayens » convaincus – clubs de personnes éparses, aux profils contradictoires, assoiffés de liberté –, ou des fans de son personnage ? Quelques conversations d'avant-scène le font opter pour la deuxième hypothèse. Pourtant, Luchini n'a pas le trac, il ne l'a jamais eu. Tant pis si son maître, Louis Jouvet, prétendait qu'un acteur dépourvu de trac n'a pas de talent : « L'existence est tellement angoissante, dit-il, qu'elle m'a pris toutes mes peurs. » Il cite Cioran, son autre compagnon du moment : « Je suis tellement rempli de tourments que tous les problèmes des autres m'indiffèrent totalement. »

Depuis des années, le comédien se replie prudemment derrière des figures d'une insolente hauteur et d'une somptueuse liberté. D'une pensée trop buissonnière pour un milieu étroitement contrôlé, cet autodidacte récite du Céline, du Flaubert, du Nietzsche, du La Fontaine ; d'une voix tonitruante, devant le Théâtre de l'Atelier, il salue d'un « Bonjour, monsieur l'abbé » ravi un prêtre en soutane venu assister à son spectacle ; cet été, à l'Opéra de

Marseille, il déclamera du Baudelaire : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. »

C'est sur les recommandations de Yasmina Reza que Luchini a découvert l'oeuvre de Philippe Muray. Il est tombé à la renverse : « C'est la seule photographie de l'époque. Il provoque quelque chose de l'ordre de la stimulation. »

Sur scène, il ne sait pas où il va. Une chaise, une table, des textes imprimés sont ses seuls artifices ; il s'adresse au public avec un sourire gourmand : « Je pensais qu'aujourd'hui, ce serait anonyme, qu'il n'y aurait que quelques ascètes. » La salle attentive boit ses paroles. Le tourbillon commence. Muray passe la société française au Kärcher. Avec une féroce jubilation, l'acteur donne vie à son étude des nouveaux métiers inventés, en son temps, par Martine Aubry pour la jeunesse : « coordonnateurs de petite enfance », « accompagnateurs de randonnées », « médiateurs en milieu carcéral », tout y passe. Qu'y a-t-il derrière ces concepts creux ? s'interroge le polémiste. Une savante « évaporation de la réalité », mise en scène par les vendeurs de rêve moderne. « Que se passe-t-il, s'enflamme Luchini, éperdu d'angoisse, lorsqu'un agent d'ambiance se met en grève ? » Ou « un jongleur de rue ? » Le public jubile, les menottes se brisent, le vide explose. Muray dénonce, en vrac, la dictature du bien, l'éradication artificielle du mal, l'infantilisation progressive des foules : « Le sort du monde sera réglé par la mise en crèche de tout le monde. » Cauchemar indolore, fascisme mou, mené par des fées enchanteresses : « Notre époque ne produit pas que des terreurs innommables, prises d'otages à la chaîne, réchauffement de la planète, massacres de masse, enlèvements, épidémies inconnues... Elle a aussi inventé le sourire de Ségolène Royal... Ce sourire, c'est un sourire de nettoyage et d'épuration. Un sourire de lessivage et de rinçage... C'est évidemment le contraire d'un rire. Ce sourire-là n'a jamais ri et ne rira jamais. Ce n'est pas le sourire de la joie, c'est celui qui se lève après la fin du deuil de tout. » Mort lente, douce, soleil vert terminal imaginé par le réalisateur Richard Fleischer. Avec une hilarante, mais glaçante cruauté, Muray chante le portrait d'une « touriste innocente » que l'on pourrait croiser dans n'importe quel charter : « Elle était bête et triste et crédule et confiante / Elle n'avait du monde qu'une vision rassurante / Elle se figurait que dans toutes les régions / Règne le sacro-saint principe de précaution. » Ou encore : « Dans le métro souvent elle lisait Coelho / ou bien encore Pennac et puis Christine Angot / Elle les trouvait violents étranges et dérangeants / Brutalement provoquants simplement émouvants. » La blonde naïve finira étranglée par un islamiste. Le public sursaute, brutalement réveillé. Luchini achève sa démonstration avec un émouvant texte sur Malraux qui voyait en l'art la preuve « que la partie n'est pas jouée ». Aujourd'hui, conclut Muray, les tenants de la culture n'aspirent qu'à « la capitulation des derniers réfractaires ». Le nœud se resserre.